Aux origines du genre

« Les hors-séries de la Vie des Idées »

Collection fondée par Ivan Jablonka
et dirigée par Ariel Suhamy et Nicolas Duvoux

www.laviedesidees.fr

Anne Augereau, Christophe Darmangeat

Aux origines du genre

la vie des idées
puf

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.
La fouille de textes et de données est interdite conformément
à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

ISBN 978-2-13-088687-7
ISSN 2265-5077

Dépôt légal – 1re édition : 2022
© Presses Universitaires de France, 2026, octobre
5 allée de la 2e DB, 75015 Paris

À Dominique Henry-Gambier

Introduction

Anne Augereau et Christophe Darmangeat

En ce début de XXI^e^ siècle, les droits des femmes et les inégalités de genre sont au centre du débat public. C'est sans doute pourquoi, ces dernières années, la question des femmes dans les sociétés du passé – en particulier celles de la Préhistoire – a occupé une place remarquable dans les productions destinées au grand public. Ouvrages de vulgarisation, mais aussi films documentaires, chaînes YouTube, et même jeux vidéo proposent des panoramas sur la condition féminine de ces temps reculés. Ces portraits, souvent constitués de données hétéroclites, dépeignent volontiers des *working women* émancipées, qui témoigneraient d'une époque où la domination masculine était absente et qui, de ce fait, seraient les gages d'une émancipation à venir.

Sur quel fondement scientifique ces récits reposent-ils ? Plus généralement, que savons-nous des rapports entre hommes et femmes dans les sociétés du passé, et sur quelles bases ces connaissances sont-elles édifiées ? Le sujet est d'autant plus sensible qu'en la matière, nos sources d'information sont fort maigres et très indirectes. Les zones d'ombre sont bien plus vastes que les certitudes, et la tentation est grande d'enrôler les données objectives,

souvent rares et fragiles, au service de récits qui projettent sur le passé les aspirations du présent. On court ainsi le risque de remplacer les stéréotypes que l'on entend combattre par d'autres qui, malgré la séduction qu'ils peuvent exercer, ne servent en réalité ni la connaissance scientifique ni la cause féministe.

Historiens, archéologues et autres scientifiques spécialistes du passé portent donc une responsabilité toute particulière pour restituer les rapports de genre d'une manière qui ne tolère ni approximation ni récit simplificateur. Les exemples décrits dans ce livre montrent à quel point la question est complexe ; ils révèlent aussi la fécondité des études de genre pour la connaissance des sociétés anciennes, pour peu que l'on se garde des idées préconçues et des raisonnements naïfs.

Pour éclairer ces discussions, cet ouvrage rassemble deux catégories de contributions.

La première, rédigée par Anne Augereau et Christophe Darmangeat, traite des dimensions les plus générales : qu'est-ce que l'archéologie du genre ? Quels sont ses objectifs et ses méthodes, mais aussi ses travers et ses impasses ? Comment l'anthropologie sociale peut-elle contribuer à notre connaissance des rapports de genre des sociétés disparues ? De quelle manière ces rapports de genre réels ou, plus souvent, supposés, ont-ils été mis au service d'un discours sur la société présente ?

Les chapitres suivants s'emparent de thèmes plus spécifiques. Qu'il s'agisse de la détermination du sexe des squelettes humains (Bruno Boulestin), du genre chez les primates actuels et chez nos ancêtres (Pascal Picq), des mythes du matriarcat primitif et de la Grande Déesse

(Jean-Loïc Le Quellec & Julien d'Huy, Eszter Bánffy) de l'emblématique « Dame du Cavillon » de la période gravettienne (Dominique Henry-Gambier), des chasseresses – ou présumées telles – des Amériques (Kathryn Kamp et John C. Whittaker), de *Man the Hunter* et de son héritage (Fabien Abraini), des hommes et des femmes du Paléolithique européen (Esther López-Montalvo & Nicolas Teyssandier), du Néolithique européen (Aline Thomas), de l'aristocratie Zhou en Chine (Yan Sun) ou de la médiatique guerrière viking de Birka (Oren Falk), tous ces sujets ont en commun d'avoir été l'objet de controverses où se cristallisaient des problèmes de méthode. Sur un domaine aussi vaste que celui des rapports de genre dans les sociétés du lointain passé, ce livre n'a évidemment pas la prétention de proposer un panorama complet des connaissances et des débats en cours dans le monde de la recherche. Son ambition est d'aborder les principaux points de ce champ scientifique, avec une insistance particulière sur la manière dont les connaissances se construisent et doivent être soumises à une approche critique. S'il fournit à ses lectrices et lecteurs quelques repères solides, qu'il les aide à se méfier des effets d'annonce et des conclusions hâtives, il aura atteint son but.

I

LE PASSÉ DU GENRE ET SES ENJEUX CONTEMPORAINS

Le genre préhistorique : un récit instrumentalisé

Anne Augereau et Christophe Darmangeat

Un spectre hante le féminisme : le spectre du matriarcat primitif. Aux yeux de bien de celles et ceux qui aspirent aujourd'hui à la disparition de la domination masculine, l'idée que celle-ci était inconnue des sociétés humaines du lointain passé apparaît en effet comme un point d'appui et un gage de succès futurs. Inversement, affirmer que cette domination masculine existe depuis des temps très reculés, voire qu'elle a constitué jusqu'à nos jours un trait culturel universel, est volontiers considéré comme une manière de la légitimer ou de suggérer qu'elle serait inéluctable.

Pourtant, il faut le souligner avec force : bien qu'elle paraisse de bon sens et qu'elle soit couramment admise, il n'existe aucune relation univoque entre la situation supposée des femmes de la Préhistoire et le combat actuel en faveur de l'égalité des sexes. En particulier, ce n'est pas parce que la domination masculine serait, à l'échelle de l'histoire des sociétés humaines, un phénomène tardif, qu'elle peut pour autant être facilement abolie. Inversement, ce n'est pas parce qu'elle s'avérerait aussi ancienne que l'humanité elle-même – voire, qu'elle s'ancrerait dans l'héritage biologique de notre lignée – qu'elle ne saurait

être dépassée. En fait, sous les dehors d'un raisonnement, il n'y a là au fond qu'une simple – et abusive – association d'idées.

Pour s'en convaincre, on peut commencer par rappeler que la thèse d'une prééminence initiale des femmes n'est pas une spécificité moderne. Bien avant même d'être une théorie scientifique, elle fut un mythe fondateur pour de nombreux peuples. Et ce récit des origines était loin de s'inscrire dans une perspective féministe…

Les mythes du matriarcat primitif

Bien des sociétés traditionnelles marquées par une forte domination masculine se disaient en effet issues d'un ordre social matriarcal qui avait été renversé.

Dans les Hautes-Terres de Nouvelle-Guinée, un des cas les plus célèbres est celui des Baruya, des cultivateurs et petits éleveurs de porcs étudiés notamment par Maurice Godelier[1]. Dans cette société par ailleurs dénuée de toute hiérarchie politique et de toute inégalité de richesse, les hommes avaient méthodiquement concentré tous les pouvoirs entre leurs mains et infériorisé les femmes. Celles-ci et tout ce qui se rattachait à elles étaient réputés sales, dégradants ou dangereux. Comme dans les autres sociétés de cette région, les jeunes garçons étaient enlevés à leur mère à l'adolescence pour être élevés durant plusieurs années dans la maison des hommes. Ils y subissaient une série d'initiations qui leur dévoilaient peu à peu les mystères d'une religion dont les secrets étaient interdits

1. Maurice Godelier, *La production des grands hommes. Pouvoir et domination masculine chez les Baruya de Nouvelle-Guinée*, Paris, Fayard, 1978, rééd. 2006.

aux femmes sous peine de mort. Or, les Baruya disaient que les femmes occupaient jadis la place des hommes : elles possédaient notamment les objets sacrés et chassaient le gibier à l'arc. Mais cette organisation avait selon eux conduit au chaos et, pour le bien de tous, la hiérarchie des sexes avait finalement été inversée.

Loin d'être l'apanage des seuls Baruya, de telles religions étaient fréquentes dans les sociétés traditionnelles, y compris chez des chasseurs-cueilleurs tels que les Selk'Nam de la Terre de Feu. Chez eux également, les femmes étaient jadis censées avoir dirigé la société. En ces temps : « Les hommes vivaient dans une peur et une sujétion abjectes. […] Seules les femmes prenaient les décisions et donnaient des ordres. Les hommes devaient obéir […][1]. »

Mais un jour, un homme surprit une conversation entre les femmes, qui lui révéla l'imposture que cachait la cérémonie religieuse du *Hain* : les esprits féminins qui y apparaissaient afin de terroriser les hommes n'étaient en réalité rien d'autre que les femmes grimées. Les hommes fomentèrent alors une insurrection armée :

> Les hommes remportèrent la grande bataille. Toutes les femmes, jeunes et vieilles, avaient été abattues ou bannies. […] Ils discutèrent longtemps pour savoir lesquels d'entre eux devaient se déguiser pour figurer les différents esprits du *Hain*. C'étaient très exactement les mêmes esprits avec lesquels les femmes avaient dupé et terrorisé les hommes lorsqu'elles contrôlaient le *Hain*. Ainsi fut fondé le *Hain* des hommes, tel qu'il existe encore aujourd'hui. Tout cela […]

1. Anne Chapman, *Drama and Power in a Hunting Society. The Selk'nam of Tierra del Fuego*, New York, Cambridge University Press, 1982, p. 66.

> devait être soigneusement conservé dans la mémoire des hommes pour les temps à venir ; les femmes ne devaient jamais l'apprendre[1].

Interpréter ces exemples, que l'on pourrait multiplier, comme la preuve d'un matriarcat primitif qui étaye la perspective féministe serait ainsi commettre une double erreur : l'une consistant à les prendre pour argent comptant, l'autre à leur faire dire l'exact contraire de leur propos.

Une théorie scientifique féministe ?

C'est en 1860 que l'idée d'une prépondérance initiale des femmes dans les sociétés humaines fut formulée pour la première fois dans le cadre d'un raisonnement scientifique. Cette année-là, le juriste Johann Jakob Bachofen publia un travail monumental intitulé *Le droit maternel*, et sous-titré *Recherche sur la gynécocratie* [le matriarcat] *de l'Antiquité dans sa nature religieuse et juridique.* La démonstration s'appuyait essentiellement sur l'analyse des mythes grecs, dont elle supposait qu'ils contenaient un fond de vérité historique.

À la différence des récits évoqués précédemment, cette théorie n'entendait pas légitimer la domination masculine. Le livre faisait au contraire l'éloge des vertus féminines supposées, ainsi que des sociétés qu'elles étaient censées avoir inspirées. Toutefois, indépendamment même de la fragilité de sa méthode et, par conséquent, des conclusions de son raisonnement, et tout en prenant sous certains aspects le contre-pied du récit phallocrate

1. *Ibid.*, p. 70-71.

traditionnel, le texte s'inscrivait à bien des égards dans la droite ligne des préjugés de son époque. Ainsi, de même qu'il pouvait louer « la sublimité, la grandeur héroïque, voire la beauté à laquelle la femme s'est élevée en inspirant la bravoure et la chevalerie aux hommes[1] », Bachofen évoquait « la nature féminine essentielle, ce sens profond de la présence divine qui, fusionnant avec le sentiment de l'amour, confère à la femme, et particulièrement à la mère, une dévotion religieuse qui fut la plus ardente dans les époques les plus barbares[2] ».

Il y a plus. Si l'aube de l'humanité avait été marquée par une forme ou une autre de domination féminine qui avait été renversée par ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation, cela pouvait signifier que les qualités féminines, si estimables soient-elles, étaient ancrées du côté de la nature et qu'elles étaient antinomiques avec le développement culturel et social. C'est bien ce que Bachofen suggérait en écrivant que « le triomphe de la paternité amène avec lui la libération de l'esprit de la manifestation de la nature, une sublimation de l'existence humaine sur les lois du monde de la vie matérielle[3] ». Ce qui n'était exprimé qu'avec retenue par Bachofen le fut quelques décennies plus tard de manière décomplexée par l'un de ses disciples. Robert Briffault, auteur en 1927 de la somme monumentale *The Mothers* [*Les mères*], affirmait ainsi sans ambages :

> La constitution des femmes les rend déficientes en ce qui concerne les qualités qui distinguent l'intellect masculin.

1. Johann J. Bachofen, *Myth, Religion, and Mother Right. Selected Writings*, Princeton, Princeton University Press, 1967, p. 83.
2. *Ibid.*, p. 85.
3. *Ibid.*, p. 109.

> […] Les capacités de création, d'analyse et d'abstraction de l'intellect sont moins développées chez les femmes que chez les hommes. […] Leur croissance est marquée par un arrêt du développement, physique et mental, lié à leur relative précocité. […] La structure intellectuelle des plus hautes formes de la culture et l'organisation qui constituent la civilisation sont des produits masculins et sont marquées par les qualités et les caractéristiques de l'intellect masculin[1].

Les avatars modernes du matriarcat

Depuis sa formulation initiale, et malgré l'opposition de la majorité des scientifiques, la théorie du matriarcat primitif n'a cessé de renaître de ses cendres sous diverses formes, en particulier auprès du grand public.

Dans les années 1970, la figure de proue de cette tendance fut l'archéologue Marija Gimbutas, selon qui les sociétés de la « Vieille Europe », qualifiées de « matristiques » ou de « gylaniques », étaient tout à la fois marquées par la prééminence des principes féminins et le culte d'une Grande Déesse. Cette harmonie paisible n'avait été renversée que tardivement, par l'irruption de cavaliers belliqueux venus des steppes asiatiques[2]. De nos jours, c'est sans doute par la philosophe Heide Göttner-Abendroth que le drapeau des « sociétés matriarcales » – étrangement définies comme authentiquement égalitaires en matière de genre – est

1. Robert Briffault, *The Mothers. A Study of the Origins of Sentiments and Institutions*, vol. 3, New York, MacMillan, 1927, p. 507-508.
2. Marija Gimbutas, *The Language of the Goddess*, San Francisco, Thames and Hudson, 1989 ; trad. fr. *Le langage de la déesse*, Paris, Éditions Des femmes/Antoinette Fouque, 2005 ; *The Civilization of the Goddess. The World of Old Europe*, San Francisco, Harper, 1991.

brandi de la manière la plus visible[1], dans une approche teintée de mysticisme et qui se situe en marge du consensus scientifique[2].

Les versions les plus modernes de ce récit mettent toutefois moins l'accent sur le prestige supposément conféré aux femmes par la maternité ou les divinités féminines que sur les accomplissements féminins dans le domaine des tâches productives. La pleine participation des femmes préhistoriques à des activités prestigieuses ou dangereuses, telles que le chamanisme ou la chasse au grand gibier, est censée leur avoir permis d'imposer une forme d'égalité des sexes… et leur avoir procuré un sentiment de légitime fierté à leurs lointaines descendantes.

En France, le produit le plus récent de cette lignée est le livre et le documentaire *Lady Sapiens*, qui insistent sur la « puissance » sociale des femmes du Paléolithique, fondée en particulier sur l'absence (ou la faiblesse) supposée de la division sexuée du travail à cette époque, et qui aurait conduit les femmes, « généreuses, habiles, audacieuses et volontaires[3] », à bénéficier d'un « statut privilégié[4] » – le documentaire affirme pour sa part qu'elles étaient « respectées, honorées, vénérées ». Le livre a été un

1. Heide Göttner-Abendroth, *Matriarchal Societies. Indigenous Cultures across the Globe*, New York, Peter Lang, 2011; trad. fr. *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Paris, Éditions Des femmes/Antoinette Fouque, 2019.
2. Anne Benveniste, Monique Selim, « Recension de *Les sociétés matriarcales. Recherches sur les cultures autochtones à travers le monde*, Heide Goettner-Abendroth », *Psychologie clinique* 2020, vol. 49, n°1, p. 256-257 ; Beate Wagner-Hasel, « Le matriarcat et la crise de la modernité », *Mètis. Anthropologie des mondes grecs anciens*, 1991, vol. 6, nº 1-2, p. 43-61. Voir aussi Anne Augereau, Christophe Darmangeat, Jean-Loïc Le Quellec, Marilou Nordez, « Heide Goettner-Abendroth et la pseudo-science des "Recherches matriarcales modernes" », blog La Hutte des classes, 8 août 2026.
3. Thomas Cirotteau, Jennifer Kerner, Éric Pincas, *Lady Sapiens. Enquête sur la femme au temps de la Préhistoire*, Paris, Les Arènes, 2021, p. 241.
4. *Ibid.*, p. 203.

succès et est traduit en une dizaine de langues – la version italienne est significativement sous-titrée : « Comment les femmes ont inventé le monde ».

Une telle démarche n'est pas fondamentalement nouvelle. Sans remonter plus loin, c'était déjà celle de la journaliste Evelyn Reed en 1975, dans un livre censé établir que la majorité, sinon la totalité, des innovations techniques et sociales de la Préhistoire étaient dues aux femmes. Reed ne dissimulait pas les conclusions politiques qu'il fallait selon elle en tirer : « La certitude que l'infériorité féminine actuelle n'est pas déterminée biologiquement, qu'elle n'a pas été constante au cours de l'histoire, et qu'autrefois la vie sociale fut organisée et dirigée par notre sexe, devrait redonner confiance à toutes les femmes qui aspirent aujourd'hui à la libération[1]. »

Dans les dernières années, toutefois, la réhabilitation la plus spectaculaire de l'hypothèse matriarcale – en tout cas, dans le champ universitaire – est probablement celle qui a été proposée par David Graeber et David Wengrow, dans leur monumental best-seller, *Au commencement était…* Après avoir déploré la « censure académique » qui, selon eux, s'abat non seulement sur toute idée de matriarcat primitif, mais même sur la simple hypothèse « que les premières communautés agricoles confiaient aux femmes des responsabilités exceptionnellement importantes »[2], les auteurs prennent vigoureusement la défense de Gimbutas. Au sujet de la Crète minoenne, ils écrivent que

1. Evelyn Reed, *Woman's Evolution. From Matriarchal Clan to Patriarchal Family* (1975), New York, Pathfinder Press, 1993, 9e éd.
2. David Graeber, David Wengrow, *Au commencement était… Une nouvelle histoire de l'humanité*, Paris, 2021, p. 274.

« presque tous les témoignages archéologiques […] suggèrent que l'île était gouvernée par des femmes – plus précisément, par une assemblée de prêtresses à la tête d'une sorte de théocratie[1] ».

Dans le débat sur les rapports de genre dans les sociétés du passé, une partie du problème tient à l'absence de consensus sur les définitions. Le terme de « matriarcat » s'avère particulièrement élastique, signifiant parfois une authentique domination des femmes sur l'ensemble de la société (et par conséquent, également sur les hommes), parfois simplement une situation dans laquelle les femmes, d'une manière ou d'une autre, contrecarrent (ou entravent ?) la domination masculine. Certains textes évitent même d'utiliser le terme : par exemple, il est absent du célèbre livre d'Engels *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*[2]. Quant à Gimbutas, elle lui préfère l'adjectif « matristique » pour décrire les sociétés de la « vieille Europe »

Indépendamment même de ces problèmes de vocabulaire, qui s'ajoutent aux difficultés objectives qui pèsent sur notre connaissance de la préhistoire, il faut insister sur un point fondamental : l'idée même qu'il existerait un lien univoque entre la place sociale occupée par les femmes durant une majeure partie du passé et la possibilité de leur émancipation actuelle est trompeuse. En d'autres termes, ce n'est pas parce que la domination masculine aurait été inconnue durant l'essentiel de la préhistoire qu'elle serait condamnée à disparaître aujourd'hui ;

1. *Ibid.*, p. 556.
2. Friedrich Engels, *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'État* (1884), références 2012.